

diversité

interview

Serge Renaudie

Architecte et urbaniste

MARIE RAYNAL Serge Renaudie, vous appartenez à une lignée d'innovateurs enthousiastes. Votre père, Jean Renaudie, a été l'un des premiers à construire des HLM dans lesquelles les gens avaient de la place pour vivre ; d'ailleurs, leurs occupants ne veulent pas quitter ces logements.

SERGE RENAUDIE L'innovation est au principe même de l'architecture, puisque c'est un art. Que l'architecte crée à partir de



■ Serge RENAUDIE

l'ancien ou contre l'ancien, il crée. Toute œuvre d'architecture apparaît comme nouvelle, puisqu'elle ne peut jamais être vraiment (c'est très exceptionnel) un réel pastiche ni une réelle répétition.

Quant à moi, je suis moins architecte qu'urbaniste. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre comment dans la ville qui, elle, n'est pas une œuvre d'art, il est possible de créer quelque chose qui soit innovant. Comment certaines formes, certaines organisations, peuvent-elles permettre qu'une évolution ait lieu dans la manière dont nous vivons ensemble ? La ville n'est pas innovante par principe. Elle évolue, elle s'étend, elle peut même être assez rétrograde. On a connu en effet des plans de villes constituant des retours en arrière, d'autres très sérieusement contraignants... On a aussi connu des « bonds en avant », comme ces grands ensembles conçus sur la base de la Charte d'Athènes qui ont cher-

ché, dès les années soixante, à apporter de nouvelles considérations sur la manière d'habiter et de vivre ensemble. Mais du « bond en avant » a résulté le zoning, c'est-à-dire la séparation des fonctions et des activités dans la ville, le schématisme des bâtiments, des pelouses parkings et des « cellules » (le mot est bien choisi !) répétées à l'identique, comme autant de cases d'un tableau sous Excel. À l'époque, il s'agissait de répondre à une vue de la société extrêmement fonctionnelle où le locataire était aussi salarié, éparquant (notamment sur le livret A de la Caisse d'épargne, qui a servi à construire les HLM) et électeur. Les édiles de l'époque envisageaient la ville de la même façon qu'ils géraient la production et la distribution d'une usine. Que les hommes soient tous différents n'entraîne pas dans leurs calculs. La connivence entre la gestion des hommes et la gestion des produits est évidente, cet urbanisme des grands ensembles s'effondrant en même temps que la grande production. Pourtant, on considérait à l'époque que ces villes de barres et de tours étaient innovantes, et le progrès connaît donc des bonds complexes. Je me garde ainsi de crier trop fort à l'innovation dès lors qu'apparaît une organisation de la ville qui se dit révolutionnaire ou même simplement nouvelle !

Où pourrait être l'innovation aujourd'hui ? Qu'est-ce qui est innovant dans la ville d'aujourd'hui ?

C'est à mon sens une sorte d'événement qui a d'abord été porté par les habitants, dans les villes, qu'elles soient petites, moyennes ou grandes, ou dans les métropoles. Cela tient à une sorte de quatrième dimension de la ville qui est en train de prendre le pas sur toutes les autres façons de vivre la ville. On rencontre aujourd'hui une poussée, une demande de la part des habitants vers des espaces non bâtis qui ne soient pas seulement des espaces sportifs, pas seulement des parcs et des jardins, pas seulement des chemins piétonniers, mais un peu un mélange de tout cela.

La ville occidentale, et surtout française, comporte trois dimensions : tout d'abord des entités, c'est-à-dire la manière dont la ville s'accroche, s'ancre dans le territoire, les implantations des bâtiments, l'implantation sociale, historique, architecturale... Ce sont les quartiers, mais aussi les « zones ». La seconde dimension est constituée de centralités, ce qui attire de plus loin que le quartier lui-même et qui agit dans le cadre d'un réseau de grande dimension, comme les théâtres, les centres commerciaux, les marchés pour ce qui est épisodique... La troisième dimension, ce sont les flux, les déplacements, ce qui irrigue, mais pas seulement les voitures ou les piétons, mais également ce qui fait que deux endroits sont liés sans être pour autant reliés directement.

Aujourd'hui, une quatrième dimension s'impose, plus libre, non bâtie. C'est un morceau du territoire urbain qui intègre en grande partie de la végétation mais qui regroupe également différentes activités et, en plus, qui accueille également les déplacements piétonniers ou cyclistes à travers la ville. C'est un réseau qui se superpose aux réseaux habituels des déplacements routiers, automobiles ou de transport public.

Prenons un exemple : le canal qui, au nord de Paris, va de La Villette à la Seine, et qui traverse la Plaine-Saint-Denis. C'est aujourd'hui un endroit extrêmement dense, en pleine mutation. Il y a trente ans, ce canal était totalement délaissé ; il était abandonné par sa première fonction qui était l'approvisionnement des industries, raison pour laquelle il n'était dans le territoire urbain qu'une voie fonctionnelle, comme une voie ferrée. Ce canal était devenu un lieu de déshérence, désespérant, plus personne ne l'utilisait. Il y a trente ans, encore une fois, personne n'aurait parié un kopeck sur sa revitalisation. Et pourtant, aujourd'hui, c'est un site extrêmement emprunté par les piétons et les cyclistes, hiver comme été, occupé suivant les tronçons par telle ou telle activité spontanée, les pêcheurs (très nombreux), les pêcheurs (de moins en moins présents), les enfants, les familles, les sportifs (ceux du matin, ceux du midi, ceux du soir), les badauds... Beaucoup de monde se répartit sur ce vaste territoire. Cela constitue une entité en soi, avec son ambiance générale et ses ambiances déclinées.

MR Mais quel rapport avec l'innovation ?

SR Dans un contexte existant, on a là du nouveau. L'innovation aujourd'hui consisterait à créer dans l'existant, à partir de lui, à faire surgir de ce qui existe déjà des possibilités encore insoupçonnées.

La ville dispose déjà d'espaces de rencontre : les parcs, les places, les rues, etc., mais le canal Saint-Denis, c'est devenu plus que tout cela. C'est parce qu'il existe cette demande des habitants, demande d'ailleurs déjà en pratique par l'appropriation des berges du canal, qu'il nous a été confié la conception d'un projet de parc régional qui prenne pour colonne vertébrale ce canal Saint-Denis. Nous avons proposé un parc qui, au lieu d'être un parc d'un seul morceau comme peuvent l'être les Buttes-Chaumont ou La Villette, devient un ensemble de « parties de parc » qui s'immiscent dans les quartiers existants, qui pénètrent dans la ville en longues bandes pour rejoindre les secteurs de congestion sociale comme les HLM de La Villette, des 4000 ou du Franc-Moisin où l'on manque de respiration, ou encore les quartiers d'affaires de la partie ouest où s'entassent les bureaux. Notre parc canal, vous devez l'imaginer comme des bandes qui s'étendent de part et d'autre du fil de l'eau. Si vous empruntez une de ces bandes, la ville y vient comme « à quai », elle s'y accoste, et plus vous vous enfoncez vers le fond du parc plus vous atteignez le fond des quartiers, qui s'en emparent, qui s'accaparent ces territoires de libre déambulation. La ville en est transformée progressivement, comme par influence, grâce à ces incursions de parc qui n'utilisent en fait que des terrains existants et libérés progressivement sans expropriation ni éradication de ce qui existe.

La ville s'ouvre. Prenez Paris-Plage. C'est évident : il suffit d'ouvrir un espace de liberté et tout le monde s'y engouffre, et tout le monde s'installe chacun à sa manière sur cet espace. Nous sommes loin des képis qui chassaient les types en maillots de bain dans les années quatre-vingt !

Ce qui est nouveau c'est cela, ce besoin d'une autre dimension à la ville, pas sans la ville mais avec, profondément avec.

MR Pourriez-vous préciser comment cela se fabrique ? Êtes-vous les initiateurs ou les suiveurs de cette nouvelle manière de s'appropriier la ville et l'espace ? S'agit-il d'une rencontre entre le désir non formulé des habitants, les volontés politiques et les représentations des urbanistes ?

SR Je pense que les urbanistes et le politique – si l'on conserve au mot politique le sens de ce qui donne aux individus une raison d'être ensemble – sont en retard par rapport à ce qui se passe en ce moment. On a mal évalué ce changement très rapide de civilisation qui s'est produit – cela s'est passé en quinze ans. Les politiques sont un peu perdus, même si les meilleurs rattrapent aujourd'hui leur retard. Ce retard de prise de conscience est peut-être lié à cette société « informationnelle » dont on craignait la perte de la convivialité. Celle-ci s'est distribuée autrement, et je suis content, car j'avais parié contre les plus pessimistes que l'informatique, en permettant à chacun d'être immédiatement de l'autre côté de la planète, lui permettrait aussi de revenir sur les lieux de la ville. Il faut parier dans l'individu, dans sa capacité à se défaire du pire, et dans sa capacité à produire « naturellement » du différent.

Partout en France, il existe une sorte d'hédonisme de la ville. On le voit dans le comportement des gamins des banlieues ou des grands ensembles, l'événement ne se cantonne pas aux quais de Paris.

Je travaille depuis quatre ans maintenant à reprendre les aménagements d'un quartier de Saint-Denis proche du parc de La Courneuve. Les gamins, mais aussi les adultes, s'approprient tous les espaces extérieurs dès lors qu'ils sont aménagés. Il y existe une volonté d'être là. C'est une idée de naïf (pervers !) de penser que les habitants des cités HLM ne peuvent pas aimer leur quartier. En fait les gamins, pour ne prendre qu'eux, ont plus que des revendications, ils sont certains de ce qu'ils veulent. Ils n'aiment pas passer trop de temps à expliquer, ils savent ce qu'ils veulent pratiquer dans leur quartier, et aujourd'hui, c'est toujours dans le sens d'une « excellence ».

MR Il y a un besoin de « lieu » en fait...

SR Il y a un besoin d'expression sur le lieu, plus qu'un besoin de lieu. Il n'y a pas de besoin en tant que tel, mais il y a un désir d'agir sur le territoire de la ville et d'avoir une action sur ce territoire à partir de la qualité de ce qu'il est possible d'y pratiquer. Si nous créons un terrain de foot, même version réduite, il doit être parfait. Cela signifie : drainage parfait, revêtement synthétique et du meilleur, abords pour s'asseoir tout au long et pas tous ensemble sur un banc minable, pare-ballons pour ne pas être embêté par les types qui prennent le ballon en pleine poire, etc. Taper le ballon avec des buts entre deux cartables, c'est bien, mais plus loin... Il en faut aussi d'ailleurs. Pour le terrain de basket, je me suis fait un jour reprendre par un gars qui faisait bien cinquante centimètres de plus que moi et qui m'a expliqué que le terrain manquait de cinq centimètres de long ! J'ai dû me rendre à l'évidence : ce gars, c'était un spécialiste !

C'est ainsi que des jeunes sont en position d'expertise par rapport à leur pratique de la ville. Ils se moquent complètement de nos théories, ils sont dans leur pratique, ils ont cette expérience pratique. Mon fils par exemple pourrait expliquer ce qui fait en matière de roller la qualité des bordures des différentes marches d'escalier. J'apprends. Et il ne faut pas croire que c'est passer. La conception de l'espace et sa pratique, comme sa possession, connaissent toujours de nouvelles formes ; mais aucune ne disparaît, les formes se superposent, avec toujours plus de richesse... et de complexité. L'espace du XIX^e siècle survit à l'espace informationnel d'aujourd'hui.

Il faut dire qu'il est rare qu'une commune, comme c'est le cas de Saint-Denis, nous donne vraiment des moyens pour aménager un quartier d'HLM. À Saint-Denis, dans un quartier du centre-ville situé devant la Basilique, nous avons droit au granit en masse (que c'est beau une ligne de bordure de trottoir bien large, en granit presque bleu, qui prend la courbe, sur le sable du chantier, avant que l'asphalte soit coulé ; c'est « beau », c'est « vrai » ! Et personne ne s'y trompe !). Nous avons le droit de dépenser pour faire « du vrai », que ce soit les terrains de sport, les bancs, les plantations, la manière dont la bordure de granit s'amincit pour laisser passer les voitures de handicapés, le bois de la passerelle qui surplombe les bosses de terre qui retiennent l'eau quand il y a des orages trop forts, les bancs chics ou ceux en granit brut... C'est comme les gamins quand ils jouent au foot ou au basket... faut pas déconner !

Quand on commence à organiser des réunions avec les habitants pour élaborer le programme de réaménagement d'un quartier d'habitat social, on bute souvent sur les parkings, même parfois obstinément. Et c'est normal, c'est justifié. Un jour, un gamin qui ne vient jamais aux réunions des habitants est intervenu : « Oh l'aut', moi j'ai pas d'bagnole, moi. Si ta bagnole elle vient jouer au foot sur mon terrain, ben ta bagnole, elle brûle ! » Cela a jeté un froid et a créé une certaine gêne dans le camp des tout-parking-partout ; et l'urbaniste que je suis s'est dit : « Ah ! La complexité urbaine est en route ! » Nous avons fait les parkings, en nombre suffisant, un terrain de foot et de basket, des lieux de repos, de ballade, des lieux pour « s'asseoir ensemble » suivant son âge, suivant le temps dont on dispose... Nous avons réglé au passage les problèmes des eaux pluviales qui ne s'infiltraient pas, nous avons aussi planté des forêts d'arbres, et réglé la circulation automobile pour que les piétons soient rois...

Pour moi, il n'existe pas de solution toute faite en urbanisme, les formes naissent de la richesse des demandes. Plus les relations entre les différentes demandes sont complexes, plus les solutions qui en découlent sont passionnantes.

C'est innovant ? Il semblerait que faire ce qui est normal, normal pour les gamins, pour les vieux, les poussettes ou les arbres, les oiseaux ou les chiens, les footballeurs ou les automobilistes... soit devenu « innovant » ! Le « normal comme utopie » : une vraie thèse ! Ou, plus sûrement, une méditation.

À Saint-Denis, je me suis beaucoup servi d'une maquette de projet que des enfants du collège avaient faite. La commune avait réalisé deux terrains de foot envahis par l'eau à chaque pluie, où elle stagnait. Du coup, les gosses avaient fait une maquette où il y avait un étang, un terrain de foot au sec, des cheminements courbes comme des sentiers dans la montagne, les forêts et, à côté des maisons en pyramide, pour changer des barres et des tours, un parc pour les chiens. Les enfants savent qu'un terrain de foot ou une prairie de jeux avec des crottes de chien n'est pas praticable ; et qu'un terrain de foot au point le plus bas du secteur, c'est la garantie d'être inondé... Donc ils avaient posé les vraies questions. Nous avons juste suivi : faire un grand parc pour que les chiens soient contents de gambader pendant que leurs maîtres papotent sur des bancs sous des arbres ; surélever le terrain de foot en se servant de la légère pente du terrain pour qu'il échappe à toute inondation ; creuser l'endroit le plus bas pour qu'il récolte les eaux et qu'il les infiltre, le traverser par une passerelle

courbe en bois pour rejoindre l'arrêt de bus, remonter en colline sur le premier étage de la tour à côté où se trouve la ludothèque pour lui faire un parvis avec plein de tables et de jeux, transformer les « rampes pour les handicapés » en petites routes serpentant au milieu des cerisiers (à fruits bien entendu!)... À partir du projet des enfants, nous avons élaboré et réalisé un projet qui est allé *au-delà* du leur, un projet réalisable, en en intégrant les principales dimensions.

MR Vous parlez là comme un urbaniste extraordinairement modeste. C'est sans doute cette modestie qui permet l'émergence du changement : vous vous mettez au service de la pensée des autres. On pourrait faire la comparaison entre deux postures, modeste ou immodeste, d'architecte : celui qui propose un immeuble magnifique, complètement innovant, un geste comme on dit, en prétendant offrir aux habitants – dont il se moque éperdument, ce ne sont que des habitants... – ce qu'ils veulent sans leur demander jamais leur avis. Et l'architecte beaucoup plus modeste dont la pensée et le geste sont au service des gens et qui provoque une rencontre.

SR S'agit-il d'être modeste ou immodeste ? Il existe d'autres attitudes dans la vie, comme d'être simplement là où nous faisons ce que nous faisons, dans ce que cela a de concret. Ce n'est pas vraiment une question de modestie.

Respecter un site (et ses habitants) pour en faire surgir ce qui y était encore caché n'empêche ni ne bride le merveilleux de la création. La forme que prend un aménagement dépend de moi, même si les demandes diverses sont prises en considération. Je suis aussi très exigeant sur la réalisation ou le dessin d'une surface, d'un raccord entre les matériaux, sur les matériaux eux-mêmes... et je me bats pour que la courbe d'une bordure soit une courbe et pas une succession de droites cassées. J'attends aussi beaucoup des entreprises pour qu'elles retrouvent leur savoir-faire ! Mais le programme, comment en avoir de meilleur que dans l'ex-



pression de ceux qui s'en serviront ensuite ? Un programme est fait pour être dépassé, et j'apporte mon grain au moulin du programme.

Je ne sais pas si la parole des habitants est toujours « la bonne ». Je n'ai pas d'a-priori. Cela dépend du contexte dans lequel cette parole s'exprime – « causer sans cause ne cause rien ». C'est une sorte de mélange réussi des genres : je prends les habitants au sérieux, ils me prennent au sérieux, nous prenons les élus au sérieux qui nous prennent au sérieux... Une sorte de trinité !

Notre rôle d'urbaniste dans cette trinité consiste à proposer des solutions qui, tout en prenant en compte les opinions des uns et des

autres, apportent d'autres éléments d'appréciation et de pratique de l'urbain. Notre analyse d'un contexte de quartier ou d'une ville ne consiste pas à reproduire ce que les élus, les services ou les habitants en disent, d'autant que c'est souvent très contradictoire. Elle consiste à présenter une vue plus profonde, en en révélant la complexité.

Répondre sèchement à la demande ne suffit pas, le projet doit permettre de dépasser la demande et de mettre en œuvre, à partir du quartier tel qu'il existe, un nouveau quartier qui innove par rapport aux aménagements précédents, mais qui innove aussi par rapport aux attentes des habitants.

Je ne peux me satisfaire de ce que les uns et les autres disent d'un quartier et de ce qu'ils souhaitent, je

cherche toujours à me faire ma propre opinion à partir d'une « lecture » personnelle de ce qu'un site ou une situation urbaine peuvent receler de potentialités que, souvent, ni les habitants ni les élus ne peuvent percevoir totalement.

L'urbanisme est créatif dans le sens où l'imagination doit se confronter à des dimensions très larges et à des proximités très fortes, avec en outre des données, sociales, économiques, culturelles, historiques, environnementales, etc. extrêmement variées.

Ce que j'aime dans mon métier, c'est de révéler, dans ce maelström de causalités, des éléments d'organisation urbaine qui deviennent porteurs de solutions nouvelles. La création vient de cette capacité à extraire du réel de la ville ce qui peut débloquer une situation qui semblait impossible tant que l'on se contentait de superposer les problèmes ou les solutions sectorielles. L'innovation tient surtout pour moi dans la recherche dans les capacités d'un site à se transformer par lui-même. Je ne construis pas une solution urbaine en faisant « table rase », mais je ne me contente pas non plus du passé pour trouver une solution, je trouve dans le site même ce qui peut donner du sens à l'organisation du nouveau programme.

Par exemple, à Cherbourg, l'extension disproportionnée d'une galerie commerciale se combinait avec le passage d'une voie ferrée qui alimentait la zone portuaire et un canal pour composer une organisation uniquement nord-sud d'une grande partie de ce quartier qui avait vocation à devenir le centre de l'agglomération. Or, à bien regarder la ville, on se rend compte qu'il y a à l'est un grand hôpital régional qui accueille de nombreuses personnes, et à l'ouest un bassin et le centre ancien. Comment ne pas penser dès lors que le mouvement est-ouest est le garant du développement de cette nouvelle centralité urbaine de l'agglomération qui justement s'est constituée à l'est et à l'ouest de Cherbourg ? Il suffit dès lors de tirer une grande place qui traverse les différentes situations décrites ci-dessus et de les enrichir en leur permettant de se développer dans les quatre directions cardinales.

Je pense que l'architecture est innovante dès lors qu'elle s'inscrit dans un tel projet urbain où elle peut « résonner » parce que ses dispositions d'organisation du bâti et des programmes se trouvent en relation avec d'autres éléments d'organisation plus vastes de la ville avec lesquelles elles s'enclenchent. L'espace public n'est pas fait pour lui-même, comme le bâtiment n'est pas fait pour vivre isolé.

MR Vous montrez que la pression novatrice ne vient pas d'ailleurs, mais de ceux qui font la ville, des gens donc. Eh bien oui, la ville, c'est souvent les gens qui la font, mais avec plus ou moins de facilité ; ils la font contre, ou ils la font avec... d'autres qui les accompagnent.

SR En comparaison avec d'autres parties de la planète, nous pouvons considérer que nous disposons de tout ce qu'il faut pour vivre mieux et que ce n'est qu'une question d'ajustement. Du moins en urbanisme. Si en France nous frôlons encore la « barbarie », c'est dans la gestion des autres. Dans une ville de l'est de la France, je visite par exemple deux tours identiques gérées par deux bailleurs différents. Dans la première tout va bien, ils ont fait les aménagements qu'il fallait, c'est propre, c'est pas mal. On sent que les locataires sont respectés. Dans l'autre tour, il y a dans l'ascenseur un demi centimètre d'urine... Je dis au bailleur : « C'est atroce ici ! » Et il me répond : « Oh ! C'est comme ça tous les jours à la même heure. » On était en fin de matinée. Je lui demande : « Mais vous ne faites pas nettoyer ? » – « Ben tiens, manquerait plus que ça ! Ça leur apprend ! » Là, on ne risque pas d'avoir de l'innovation ! C'est de la gestion d'autrui basée sur une bonne dose de mépris. Ces « bailleurs » gèrent du « social » ; or le social ne se gère pas. On a voulu gérer politiquement le social, mais le social nous a débordés. Les révolutions ne se sont pas faites, ou se sont faites ailleurs que là où on les attendait ; et là où elles se sont faites, on a perdu les masses au passage. Il doit bien y avoir quelque chose qui ne marche pas dans la « gestion du social »... ■